CD coffret événement, critique, annonce. ALICIA DE LARROCHA, complete Decca Recordings (41 cd Decca, sept 2018)



CD coffret événement, critique, annonce. ALICIA DE LARROCHA, complete Decca Recordings (41 cd Decca, sept 2018). Décédée dans sa ville natale, au cœur de la Catalogne ibérique, Alicia de Larrocha est morte à Barcelone, le 25 septembre 2009…à 86 ans. A la vue de ses petits doigts, et de ses mains fragiles, on douterait qu'elle fut l'une des plus grandes pianistes du XXè, enregistrant pour Decca près de 30 années durant, dont témoigne ce fabuleux coffret de 41 cd. **ALICIA DE LARROCHA (1923-2009)** demeure l'interprète, funambule, sincère, simple c'est à dire bouleversante des espagnols romantiques, soit Granados et Albéniz. Elle enregistre pour la première fois les Goyescas dès 1963 à l'âge de 40 ans. Servante de leur hispanisme authentique, Alicia la grande, fut capable de les extirper du maniérisme folklorique et de pacotille auquel tous les pianistes jusque là les associaient. Telle la sibylle imprévue incarnant la dignité et la poésie à la fois tragique et nostalgique de Goya et de Velasquez, Alicia de Larrocha dévoile chez l'un comme chez l'autre, un nouvelle intensité méconnue, un feu fantastique et onirique d'une irrépressible séduction. Ses lectures scintillantes et sobres révèlent chez

Granados entre autres, son activité lyrique schumanienne, quand il s'agissait simplement de comprendre chez Albéniz le moderne, l'incroyable vitalité suggestive d'un vrai grand maître du XXè, l'égal ibérique d'un Ravel.
Rien de moins.
A Barcelone, où elle était reconnue dès ses 8 ans telle une enfant prodige, elle suivait les leçons de Frank Marshall, un disciple de Granados. D'où une maîtrise à servir le Schumann ibérique avec cette évidence depuis demeurée légendaire. Alicia d'une loyauté artistique inébranlable dirigera ensuite l'école fondée par son maître.
Albeniz, Granados : les deux compositeurs sont au cœur de son répertoire et continuent de marquer son approche esthétique. Ainsi dans le présent coffret DECCA, c'est Granados, son compositeur emblématique qui suscite le plus d'enregistrements : Goyescas, cd 19 / Tonadillas & canciones cd 20 / Danzas españolas cd 25 / Allegro de concierto, Escenas romanticas, cd 33 /…



FALLA (cd 15), MOMPOU et les autres… Mais la Barcelonaise, admiratrice de Rubinstein qu'elle pu approcher en de nombreuses occasions, a aussi déclaré sa flamme si particulière à Falla (Nuits dans les jardins d'Espagne : cd 3 et 34), à Mompou (cd 32). L'orfèvre des phrasés et du son a suscité l'admiration en retour de Nelson Freire, autre pianiste au tempérament aussi latin qu'intérieur, qui disait de son clavier qu'il était aérien et qu'il parlait comme elle, « sans fard », avec simplicité et humanité. Le pianiste brésilien fut aussi désigné par l'Espagnole comme son seul égal digne de jouer comme elle, Iberia et Goyescas. Une reconnaissance et une filiation qui valent adoubement affectueux. Dans l'économie de sa gestuelle, la précision et le sens de la couleur intérieure, Freire est bien de la même veine que son ainée,

Alicia de Larrocha.

Ses Beethoven (Concerto L'Empereur, Mehta, cd 23 / intégrale des Concertos avec Chailly : cd 29 à 31) sont d'une simplicité jamais appuyée : à l'inverse de la tendance après elle. Alicia sut toujours cultiver une conception intimiste des œuvres dont l'intonation a toujours préféré la confidence, jamais la démonstration autobiographique… même ses Schumann suivent telle ciselure intérieure (cd 5, 6 et 7). Même atténuation poétique dans ses Schubert à redécouvrir absolument (cd 28 : Sonates D 664 et D 960).

Ses Mozart qui accompagnent ses débuts et concluent sa carrière (dont pour une bonne part au USA dès le milieu des années 1960), chantent (Concertos n°19, 22, cd 27 ; n°24 à 27, Solti, cd 21, 22 / Sonates et fantaisies cd 12 – 14)…

La modeste interprète à l'allure fébrile (du haut de son mètre 50), savait aussi oser et surprendre, relevant le défi des grandes oeuvres du répertoire, tels la Sonate en si de Liszt (cd8) ; le Concerto pour la main gauche, de Ravel (cd9), les Variations Symphoniques de Franck (F de Burgos, cd 8), les Concertos n°2 et 3 de Rachmaninov (Dutoit, cd17), ou encore le Concerto de Khachaturian (cd 8), le Concertos n°2 de Chopin(cd3), sans omettre ceux de JS Bach (Zinman, cd 24).

Eclectique, sensible, aux éclairs intérieurs irrésistibles, Alicia de Larrocha avant les Argerich ou Grimaud d'aujourd'hui, a su jalonner la scène pianistique de sublimes réalisations. Coffret événement. CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2018.

CD coffret événement, critique, annonce. ALICIA DE LARROCHA, complete Decca Recordings (41 cd Decca, sept 2018)

CD événement, critique. HOMMAGE A VIVALDI. VIVICA GENAUX, Mezzo. Bach consort Wien, Rubén Dubrovsky (1 cd Sony classical, 2015)



CD événement, critique. HOMMAGE A VIVALDI. VIVICA GENAUX, Mezzo. Bach consort Wien, Rubén Dubrovsky (1 cd Sony classical, 2015). C'est une excellente idée que de souligner **le génie de Vivaldi à Vienne**, capitale de la pompe impériale Habsbourg où il mourut en 1741, quasiment oublié de tous. Certes le Vénitien incarne l'essor de la furià baroque au début du XVIIIè avec l'énergie et la poésie que l'on sait, instrumentalement et opératiquement. Du reste la redécouverte de sa verve lyrique reste la découverte la plus importante sur le plan musicologique des 20 dernières années. Ruben Dubrovski cisèle un orchestre pétillant et un choeur très impliqué, mais sans maniérisme aucun, revitalisant un style très identifiable, encore baroqueux en plein essor du préclassicisme (début des années 1740) : le Pretre Rosso a été à Venise même déclassé par les Napolitains, nouveaux champions de l'opéra. Mais s'il s'agissait de souligner le génie éruptif et introspectif du Vénitien, le défi est amplement relevé et réussi : les interprètes sont au niveau de l'enjeu, à commencer par

l'impeccable mezzo américaine Vivica Genaux, diva de Fairfbanks (Alaska), rompue à l'exercice redoutable des vocalises acrobatiques, comme à la science de la couleur et des nuances expressives les plus ténues. Il n'y a qu'une seule autre mezzo à l'égaler dans ce type de répertoire : **Ann Hallenberg**. Elle aussi passionnante vivaldienne (et qui a elle aussi dédier plusieurs récitals à la légende des castrats).

Le choix des œuvres ici abordées évoque **l'âge d'or de Vivaldi à Venise, alors (en 1715)**, « maestro di viola all'inglese, à l'Ospedale della Pietà, sur la rive lagunaire. Sa verve quasi opératique à l'église (cf ses deux motets chantées par la mezzo : In tubato mare irato RV 627 / Sum in Medio tempestatum RV 632) impose le tempérament très contrasté d'un génie de la musique quand dans le même instant, à Vienne, Fux devient Kapellmeister à la cathédrale Saint-Etienne de Vienne…

Constamment inspirée et juste expressivement, **Vivica Genaux** saisit la certitude fervente du motet d'ouverture (**RV 627**) avec un aplomb dramatique idéal pour des pièces qui certes sont pour l'église da chiesa mais exige un investissement total ; déjà dans le morceau préliminaire (« In tubato mare irato «), d'une agilité redoutable puis dans le III « Resplende bella Divina stella », plage 3 où la chanteuse creuse la mystique plus sombre et sereine du texte. Entre murmure et hallucination, le verbe articulé, se colore de nuances infimes, qui affirment la sensibilité de la diva canadienne.

En 2015, la mezzo américaine enregistre un programme Vivaldi somptueusement chanté :
Vivica Genaux est la diva Vivaldienne d'aujourd'hui

Vivica / Vivaldi : double V gagnant !

L’Alleluia final, introduit alors le choeur très souple et investi fusionnant avec un continuo souple et fleuri.
Même sentiment dans la **Kyrie RV 587**, dont l’Allegro (plage 6) fait écouter le choeur d’enfants à la fois tendre et d’une intonation simple. La sûreté comme la musicalité du geste choral suscite l’enthousiasme.
Voilà une franchise de ton que n’a pas l’intégrale en cours de Naïve, à notre avis, au style plus sec et tendu (cf Biondi, Alessandrini). Ce qu’apporte Dubrovski chez Vivaldi, c’est une détente qui prend soin de l’équilibre des pupitres / parties et du détail dans la restitution des couleurs du continuo.
Le dernier épisode plus audacieux encore (second Allegro, plage 7) dans ses vagues harmoniques ascendantes, élabore une architecture ample ; c’est la cathédrale vivaldienne baignée de lumière (de soleil) et d’électricité que le chef fait irradier avec un naturel très appréciable.

Le cœur poétique du programme, encadré par les 2 motets, reste le **NISI DOMINUS** (ailleurs traité par tous les haute contre parmi les plus célèbres dont évidemment Andreas Scholl qui en avait laissé une sublime version avec 415, Chiara Banchini). Dubrovsky et Vivica Genaux soignent l’intensité poétique de chaque section, le geste et les accents du chef, s’inspirant directement du chant ciselé de la diva. Vitalité et nervosité sont idéales, élaborant un Nisi dominus à la fois plein de certitude et de simplicité grave.



Vivica Genaux éblouit par un timbre souple, agile, riche en couleurs, une intelligence des nuances dont la palette en passages raffinés surclasse tous ces alters égos masculins lesquels n'ont pas son agilité ni sa articulation millimétrée du verbe (tels les Cencic, Jaroussky, Fagioli… au delà de la question de la tessiture, nous parlons surtout de la question du style et des nuances vocales : sur ces deux derniers points, la tenue de l'Américaine est exceptionnelle). Une telle articulation rend immédiatement passionnants, la projection et le sens du texte. La mezzo de Fairbanks (où elle est née en 1969) en a encore à nous apprendre sur l'arche palpitante d'un Vivaldi touché par la grâce.

Le sublime III (**Surgite**, presto, plage 10) cultive les agissements étatiques d'une magicienne enivrée, douée de mille séductions, d'autant que le continuo la suit ensuite dans une traversée hallucinée et nocturne d'un engagement purement poétique (captivant Andante : Cum dederit, le morceau le plus long du cycle) où Vivaldi tire la pâte instrumentale et la corde vocale en une suspension d'essence fantastique à laquelle la mezzo inspirée, enchantée, déploie sa science des nuances introspectives, des couleurs ténues, rares.
Qui aujourd'hui peut l'égaler dans cet art majeur de la couleur, du legato, de l'intonation ? Aucun haute contre actuel (y compris le splus célèbres): c'est dire sa maestrià.

Le **Credo RV 591** est une belle réalisation dont le chef interroge avec un choeur nuancé là encore, la courbe énigmatique (Et incarnatus est) ; ciselant même en une coupe sèche parfaite, le rythme plus narratif du Crucifixus, tel un balancement inquiet et dramatique pourtant de plus en plus

serein à mesure que le grand choeur s'en empare…
La prise de son, l'impact très contrôlé du collectif (bien électrisé par le chef) donnent l'impression d'une célébration heureuse et investie saisie sur le vif dans l'espace de l'église (en réalité l'enregistrement a eu lieu en mars 2015 à la Chapelle de Hofburg à Vienne, haut lieu impérial viennois).

On ne peut s'empêcher de songer à l'opéra dans le second et dernier motet (**RV632 : « Sum in medio Tempestatum** »), tant le timbre élargi et généreux, souple et royalement agile de la mezzo enchante par sa justesse acrobatique. Évidement le premier épisode est uniquement de virtuosité mais d'une superbe affirmation textuelle, et linguistique. Comme on l'a dit précédemment : qui chante ainsi aujourd'hui ? Répond à ce préliminaire pétaradant, la séquence introspective plus grave et sombre, d'une noblesse de ton presque élégiaque : « Semper maesta,sconsolata ».
L'intonation de l'orchestre comme de la soliste sont superlatifs :
ce Vivaldi est stupende / c'est une formidable réalisation qui brille par son intelligence, sa nervosité, son engagement, sa subtilité. Portée par un collectif qui partage sa finesse, Vivica Genaux est aujourd'hui, – avec Ann Hallenberg, la mezzo vivaldienne la plus convaincante de l'heure. Superbe récital. CLIC de classiquenews de septembre 2018.

CD événement, critique. HOMMAGE A VIVALDI. VIVICA GENAUX, Mezzo. Bach consort Wien, Rubén Dubrovsky (1 cd Sony classical, 2015)

Engagements de Vivica Genaux d’ici le printemps 2019
Une diva à suivre
Ressource : http://www.vivicagenaux.com

15 septembre 2018, Festival de Fénétrange (France) : airs d’opéras de Vivaldi
7 et 8 octobre 2018 : Vivaldi, Gloria et Imeneo (Madrid, Auditorio nacional de Musica)

20 – 30 octobre 2018 : Ljubljana (Slovenie) : SERSE (Arsamene) de Haendel – production reprise au

Capitole de TOULOUSE, les 7 et 9 novembre 2018

Prise de rôle
ARTASERSE de HASSE (Mandane)
Sydney (Australie) / Pinchgut Opera
29 nov – 5 décembre 2018

+ d’infos : visiter le site officiel de Vivica Geanux
http://www.vivicagenaux.com/engagements.html

A NOTER : Vivica Genaux reprendra en concert son programme déjà enregistré déidé à Farinelli, au prochian Festival international de Musique Baroque de La Valette à Malte, « BROSCHI, Handel : hommage à Farinelli », Teatru Manoel, Valletta, le 11 janvier 2019

Publications. Wagner, mode d'emploi… (Avant-Scène Opéra, sept 2018)



Publications. Wagner, mode d'emploi… Nouvelle édition élaborée en couleurs, pour la rentrée 2018 (septembre 2018), ce guide très complet qui sait survoler et approfondir à la fois, l'univers lyrique de **Richard Wagner**. Le connaisseur y retrouve des références utiles pour sa compréhension la plus récente des opéras wagnériens, à la lumière des récentes productions (avec un récap des chefs, chanteurs, metteurs en scène à l'affiche). Le néophyte découvre chaque opéra, à travers ses clés spécifiques, son histoire, ses défis musicaux, sa genèse… sa place dans la vie de Wagner.
Fidèle à l'esprit de la collection éditée par L'Avant Scène Opéra (ASO), ce nouveau numéro se veut clair, simple, accessible et pratique. C'est un guide et une encyclopédie de poche. Complet et synthétique, ce livre s'adresse à tous les curieux de l'univers wagnérien, de ses enjeux poétiques et politiques, de ses sources mythiques et de la place du compositeur dans l'histoire de la musique. Chaque opéra est

analysé séparément : circonstances d'écriture et de composition, intrigue, mise en regard des passages musicaux à ne pas manquer, profils vocaux et psychologiques des personnages, composantes esthétiques. Les passionnés du disque et de la mise en scène trouveront ici un bilan des interprètes, des metteurs en scène, des chefs d'orchestre, et une « étude sur l'art de chanter et de diriger Wagner ». Prix indicatif : 28 €

SOMMAIRE du guide « Richard Wagner, mode d'emploi »

I. Points de repère :
Wagner dans l'histoire de la musique - Richard Wagner 1813-1883 - Poète et penseur - De quelques équivoques politiques - Le Festival de Bayreuth, une utopie réalisée

II. Les bonnes questions
– Qu'est-ce que l'oeuvre d'art totale ? - Qu'est-ce que la mélodie infinie ? - Qu'est-ce qu'un leitmotiv ?

III. Regards sur l'œuvre
Avec, pour chaque opéra : genèse et création, résumé de l'action, repères d'écoute, profils de rôles, les enjeux de l'œuvre.
1. Trois opéras de jeunesse : Les Fées, La Défense d'aimer, Rienzi 2. Le Vaisseau fantôme 3. Tannhäuser 4. Lohengrin 5. Tristan et Isolde 6. Les Maîtres chanteurs 7. L'Or du Rhin 8. La Walkyrie 9. Siegfried 10. Crépuscule des dieux 11. Parsifal I

IV. Ecouter et voir – Chanter Wagner - Diriger Wagner - Mettre en scène Wagner

V. Repères pratiques
– Discographie sélective (mis à jour juin 2018)
– Videographie sélective (mis à jour juin 2018) - Bibliographie sélective Pour rire un peu

PLUS D'INFOS sur le site de l'Avant Scène Opéra : https://www.asopera.fr/fr/collection-mode-d-emploi/113-richard-wagner-mode-d-emploi.html

---

CD, coffret événement. WAGNER : TANNHAÜSER par SOLTI (1971) – DECCA 3 cd + 1 disc Blu ray



CD, coffret événement. WAGNER : TANNHAÜSER par SOLTI (1971) – DECCA 3 cd + 1 disc Blu ray. La voici enfin la version de référence dont la globalité symphonique éblouit par sa tension éruptive, sa sensualité, et plus… sa lascivité mordante, âpre, vénéneuse telle qu'elle s'exprime à travers l'orchestre voluptueux de Solti, pilote électrisant les pupitres du Philharmonique de Vienne en 1971. Solti, maestro hongrois, détient le record des enregistrements wagnériens, auteur de la première intégrale du Ring en stéréo à partir de 1958 (avec l'Or du Rhin). S'il n'eut jamais les faveurs de Bayreuth, échouant localement à convaincre les instrumentistes de l'orchestre et l'équipe du Festival (comme à Paris), Solti affirme un dramatisme inoubliable chez Wagner. A t on jamais écouté ici pareille Vénus, ensorcelante, irrésistible : Christa Ludwig, opérant dès le début, dans la fameuse bacchanale dansée d'ouverture (puisqu'il s'agit ici de

la version de Paris), une séquence inoubliable en volupté érotique d'une décharge inouï : celle qui souhaite retenir l'artiste Tannhaüser (soi Wagner lui-même) à ses côtés, au sommet des délices physiques et sexuels les plus envoûtants, démontre l'étendue de sa maestrià souveraine. Pourtant le poète se détache d'elle, usé et fatigué de ses extases à répétition (René Kollo). Certes on aura pu goûter Elisabeth plus claire et angélique (Helga Dernesch) et Wolfram plus brillant et noble (Victor Braun)… mais la tenue de l'orchestre, le feu incandescent dont Solti (immense wagnérien) a le secret, s'impose et affirme ici la version de référence : une lecture qui rayonne par son orchestre scintillant, voluptueux et intensément dramatique. Voilà qui rend tendue la volonté et les efforts du poète repenti désireux de trouver son salut par la foi et à travers l'amour loyal et indéfectible que lui voue la tendre Elisabeth…



Kollo affirme avec aplomb la force et la violence de la passion amoureuse (apprise aux côtés de Vénus) dans sa confrontation pour le tournoi poétique du II, quand Wolfram incarne un idéal amoureux plus courtois et idéalisé (car il aime sans retour la belle Elisabeth). Puis, Solti s'empare du choeur des Pèlerins à Rome, sur la route qu'emprunte Tannhaüser maudit, exilé, repenti, en quête de son salut au III, et finalement c'est le cortège funèbre d'Elisabeth morte qui surgit, suscitant la mort du damné… Solti éblouit par son sens cinématographique de chaque tableau, amoureux et tragique, sur lesquels il fait souffler un élan d'une émotion irrépressible. C'est à la fois bouleversant, grandiose et sincère. L'orchestre dit tout.

Presque 50 ans après sa première édition, cette lecture n'a pas pris une ride, d'autant que complétant les 3 cd en version remastérisée (24 bit / 96 khz), le disc Blu ray ajoute à l'attractivité de cette réédition de première importance. CIC

de CLASSIQUENEWS de septembre 2018

_____

CD, coffret événement. WAGNER : TANNHAÜSER par SOLTI (1971) – DECCA 3 cd + 1 Blu ray / CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2018.



DECCA / SOLTI / WAGNER

LIRE AUSSI notre présentation du coffret DECCA SOLTI : The

operas (36 cd Decca) / Février 2013
http://www.classiquenews.com/wagner-the-operas-sir-georg-solti-decca/

CD, événement. JS BACH : Vikingur Olafsson, piano (1 cd DG Deutsche Grammophon, 2018).



CD, événement. JS BACH : Vikingur Olafsson, piano (1 cd DG Deutsche Grammophon, 2018). Depuis un an, l'écurie DG Deutsche Grammophon élargit la palette de ses talents, en accueillant le pianiste islandais Víkingur Ólafsson dont le précédent programme, premier et convaincant, était dédié à Philip Glass. L'interprète poursuit un parcours sans faute dans ce nouvel album, dédié à JS BACH dont il sélectionne Préludes et Fugues, originelles et transcriptions, certaines signées de sa main (air de la cantate « Widerstehe doch der Sünde ».)… Fragments très bien choisis du Clavier bien tempéré, mais aussi Sinfonia (au contrepoint redoutable), … transcriptions historiques aussi signées Busoni, Rachmaninov, Ziloti… chaque séquence ainsi enchaînée, compose un tableau global d'une indéniable cohérence ; Olafsson précisant le génie multiforme d'un Bach, maître du développement aussi intense, expressif, caractérisé que court. C'est un « maître de l'histoire courte ». Ou du court métrage pourrions nous dire plus justement. Quelques

exemples d’un parcours qui se fait voyage et traversée enchantés ?

Le premier Prélude exprime ce caractère d’éternité, hors du temps, avec une liquidité aérienne, d’une limpidité de ton laquelle souligne la clarté contrapuntique et l’éloquence inéluctable du discours musical. Le Chorale d’après Kempff est plus incarné, habité, personnalisé, d’une pulsion jazzy étonnante, vive presque saisie dans l’urgence : Olafsson a bien raison de parler du génie de Bach, tel un maître hors style, éclectique et moderne.

Dans le Prélude BWV 855 : le pianiste rélise une élévation céleste désincarnée, toute de fluidité aérienne, miroir d’un innocence recouvrée tel un miracle; puis une vivacité transcendante laisse s’exprimer librement l’énergie de la musique pure : la Fugue est vive, frémissante, nerveuse, écho d’une ascension plus laborieuse, presque âpre, citant l’effort pour tant de limpidité coulante.

L’Adagio (plage 5), d’après celui pour orgue BWV 528, est le plus long des 35 airs du cd (à part les Variations BWV 989, totalisant 11 mn) : de plus de 5 mn, l’Adagio exprime le retrait des eaux ou la lente et inéluctable immersion dans la nuit calme et tranquille, notturno d’une poésie qui berce l’âme. Douceur, précision, clarté du jeu et du toucher, le pianiste convainc ; il sait nourrir le crescendo vers plus de lisibilité ; sait renforcer la séduction magnétique de cette pièce suspendue, elle aussi hors temps, vrai son de l’éternité.

Autre cas de figure pour le Prélude et Fugue BWV 850 : le Prélude est caractérisé, sa Fugue d’un allant qui renonce et qui montre combien d’ailleurs un Michel Legrand a puisé largement dans cette alternance de détente et de tension : l’élasticité électrique, précise et fluide du pianiste enchante.
Bel ajout, dans cette compilation personnelle : le Chorale

(plage 8), d'une rare intériorité lové dans le mystère du verbe (transcription de Busoni, l'homme des énigmes), avec justesse d'intonation, la fin qui murmurée, s'épuise dans l'ombre…

Diptyque de la fulgurance écrite, le double volet BWV 847 affirme à l'inverse l'urgence tragique, dramatique, intense du Prélude (9) ; auquel succède la sublime Fugue elle aussi saisissante par sa rythmique jazzy, jubilation, et joie pure.
La plage 11 se distingue car l'aria BWV 54 est ici transcrit par le pianiste Olafsson lui-même : sa progression de l'ombre à la lumière fait scintiller sa tendresse caressante, son sentiment de sérénité éternelle…

Dans les Variations BWV 989, Vikingur Olafsson fait valoir (plage 18) une très subtile gestion du rubato, limpide, clair, expressif et sans appui ni accent qui en ralentirait l'allant.

Pour finir, distinguons enfin, les derniers jalons de ce cycle en tout point captivant. La plage 26, est la Partita originellement pour violon (BWV 1006), transcripte par Rachmaninov : elle étincelle par sa candeur enivrée.

Les plages 30, 31, 32, sont le Concerto pour clavecin BWV 974, lequel rayonne de la même façon depuis son Adagio miraculeux de simple enchantement, là encore suspendu hors temps. Sous le velours suggestif du pianiste, c'est comme la caresse inespérée, venue de l'éternité.

Enfin, la plage 33, air transcrit par Busoni, est un splendide chorale (BWV 639) qui récapitule tout ce qui a été dit, développé, ornementé, d'un calme grave presque lugubre comme un carillon funèbre mais d'une tranquille certitude. La versatilité et la justesse dont fait preuve le pianiste islandais réussit ici une somptueux hommage au génie de Bach : exprimant sa part sidérante et inventive sans jamais la réduire à une synthèse en virtuosité. Chapeau bas. CLIC de

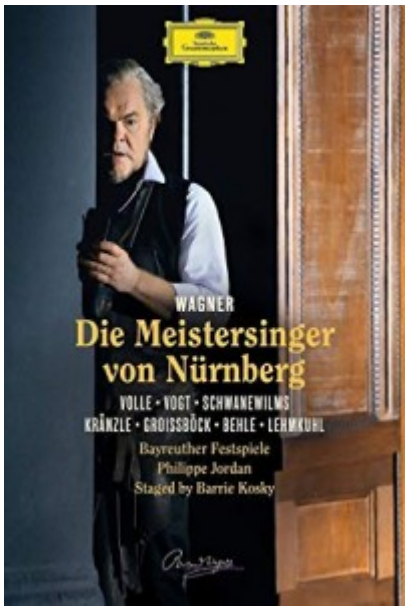
CLASSIQUENEWS de septembre 2018.

_____

CD, événement. JS BACH : Vikingur Olafsson, piano (1 cd DG Deutsche Grammophon, 2018)

DVD, critique. WAGNER : Die Meistersinger von Nürnberg – Kosky / Jordan, Bayreuth 2017 (2 dvd DG Deutsche Gramophon).

DVD, critique. **WAGNER : Die Meistersinger von Nürnberg – Kosky / Jordan, Bayreuth 2017** (2 dvd DG Deutsche Gramophon).



UN RETOUR AU SUJET CENTRAL DES MAITRES CHANTEURS EST-IL SI DIFFICILE A RESTITUER SUR SCENE ? Voici la nouvelle production des Maîtres Chanteurs de Wagner, au Festival de Bayreuth été 2017 (signée du metteur en scène juif Barrie Kosky), hélas « dénaturée » (même si le résultat comme spectacle est cohérent) par tout ce qui a suivi et s'est réalisé après Wagner. La question que pose le spectacle est : peut-on encore jouer Wagner, sans tirer la réalisation vers son instrumentalisation par les nazis, sans aussi ses propos antisémites ? Car enfin,

l’opéra, la seule comédie (géniale) de Wagner (créée à Munich en 1868), est un manifeste démontrant la nature sacrée de l’art et la vocation prophétique de l’artiste à transmettre cette vision aux spectateurs : « l’art conserve les valeurs les plus hautes de l’humanité, célèbre l’amour, la fraternité, la concorde et la paix des peuples, au delà et a contrario des toutes les idéologies politiques et des religions qui tendent à opposer et affronter les hommes entre eux ». L’art réunit, renforce le sentiment de fraternité et d’entente. Si l’on s’en tient à ce seul sujet (central) à travers le personnage clé du cordonnier et maître de la guilde des chanteurs, Hans Sachs, l’opéra de Wagner est une sublime manifestation qui sacralise et la poésie et le chant, et le statut de l’artiste (lui-même donc) comme apôtre de cette seule religion valable : l’humanisme (et la culture).
Dans les faits, Sachs tout en célébrant l’amour d’Eva pour Walther, renonce à tout désir, et préfère se dédier à la transmission de son art pour l’avènement d’une société radieuse, éduquée, sublimée par son culte de la beauté et de la poésie. Un idéal suprême qui reste le but et le grand dessein de toute civilisation au sens le plus noble de ce terme. Noble idéal et pour nous, triste constat : on voit bien que notre société en est très éloignée.

Les références dont est truffé ce spectacle, en 3 époques différentes semblent donc encombrer et polluer l’action, comme c’est le cas de nombreuses productions, dont la précédente production à Bayreuth, signée Katarina Wagner… trop distancée, trop transposée, … elle aussi trop modernisée ; comme bien souvent, malgré quelques idées habiles mais anecdotiques, l’action s’épaissit (un comble pour une comédie) car l’intrigue au lieu d’être clarifiée, en sort confuse, sous l’accumulation des références et des allusions en tout genre.

Nous rêvons donc de voir une version des Maîtres Chanteurs dépoussiérée et neuve, à l’époque médiévale, célébrant les vertus d’un art ouvert à l’étranger pour être régénéré : car

c’est bien le sujet ici, que défend Wagner ; le jeune « perturbateur » Walther – sujet de la passion naissante d’Eva, « ose » transgresser l’art vénéré par Hans Sachs mais avec un génie inédit, capable de l’enrichir plutôt que de le menacer. Cette vision promue par Wagner devrait en faire réfléchir plus d’un (sur sa tolérance) et recentrer la mise en scène sur les vrais questions que soulèvent l’opéra : le sens et la valeur morale, citoyenne, éthique de l’art, l’apport de l’étranger, la relation aux autres, la compassion et la transcendance…

On ne regrettera pas le travail d’acteurs très fouillé de Barrie Kosky (directeur du Komische Oper de Berlin) ici, mais l’idée d’inscrire toute l’action des Maîtres, à travers la relation ambiguë de Wagner vis à vis des juifs, réduit de beaucoup la portée et le sens d’une action lyrique dont le sujet principal est la sacralisation de l’art poétique et lyrique.



Autour de l’excellent Sachs de Michael VOLLE, humain, tendre, profond (qui chantait à Bayreuth jusque là, Beckmesser, mais fut déjà Sachs à Salzbourg en 2013), brillent avec plus ou moins d’éclat certains habitués aussi de Bayreuth dont l’angélique et candide ténor **Klaus Florian VOGT**, ici même salué pour ses Lohengrin éthérés, adolescents (un peu lisses ont dit les plus difficiles), qui incarne en 2017, un Walther innocent, un rien trop fragile. D’autant que sa partenaire, amoureuse transie, Anne Schwanewilms, Maréchale du Chevalier à la rose à Salzbourg il y a quelques années, n’a pas la pureté ni la candeur juvénile que requiert le rôle de celle dont l’amour est mis en jeu.
Dans la vision de Barrie Kosky, certes, – lectures à triples

voire quadruples sens, Eva c'est Cosima en 1875, à l'époque de Wagner… (comme ici Hans Sachs est Wagner lui-même… ce qui enrichit considérablement la relation – amoureuse?- du vénérable et de la jeune beauté, trophée du Concours-, mais un timbre plus jeune et clair pour incarner Eva, eût été plus convaincant : celle dont les sentiments se montrent tout aussi intenses et palpitants à l'égard du vénérable et si proche Hans Sachs, exige un angélisme incandescent, une féminité plus trouble, comme instable, surtout intranquille.
Saluons néanmoins le très bon David de **Daniel BEHLE**, le non moins convaincant Beckmesser de **Martin Johannes KRÄNZLE** : précis, proche du texte, dont l'aplomb et la justesse vocale épaississent le rôle de celui dans lequel beaucoup voient le méchant juif et aussi le chef Hermann Levi, qui dirigea le premier Parsifal à Bayreuth.

En fosse, **Philippe Jordan** qui a dirigé l'ouvrage à Paris, déploie précision et fluidité dans une partition plus raffinée et subtile qu'il n'y paraît, éclairant aussi la dimension psychologique trouble et profonde (le duo Sachs / Eva, vaut bien celui de Wotan / Brünnhilde) ; on aurait néanmoins souhaité davantage de débridé comme de liberté du geste qui ne voit ici que le manifeste sacralisant l'art et la place de l'artiste dans la société, oubliant quand même la part comique, facétieuse et parodique de l'ouvrage serti par Wagner. La direction reste scrupuleuse et sérieuse.
Nonobstant nos réserves (l'Eva bien peu crédible, Walther, un rien trop sage…), le spectacle est riche et élaboré, – contestable dans son positionnement sémantique, mais cohérent visuellement, grâce aux décor et aux costumes, comme à la participation épatante du chœur du Festival, lequel semble trouver ses marques naturelles dans ce spectacle, moins abscons que ceux qui l'ont précédé. A voir indiscutablement.

DVD, critique. WAGNER : Die Meistersinger von Nürnberg – Kosky / Jordan, Bayreuth 2017 (2 dvd DG Deutsche Gramophon).

CD événement. BRAHMS : Intégrale des 4 Symphonies par Daniel Barenboim et la STAATSKAPELLE BERLIN (2018, 4 cd DG Deutsche Grammophon)



CD événement, critique. BRAHMS : Intégrale des 4 Symphonies par Daniel Barenboim et la STAATSKAPELLE BERLIN (2018, 4 cd DG Deutsche Grammophon). Tandis que certains chefs « osent » et réussissent (Herreweghe) un Brahms dépousssiéré et allégé, transparent et clair, certains parmi l'arrière garde, avec orchestre sur instruments modernes, poursuivent leur lecture brahmsienne dans un effectif étoffé, puissant et volontiers large. Telle option est largement assumée par Daniel Barenboim, directeur musical de la **STAATSKAPELLE BERLIN**, véritable héroïne de ce cycle symphonique qui a été aussi le sujet d'une tournée de concerts. Lyrique et romantique, c'est à dire parfois échevelé et passionné, le geste du chef impose surtout un souffle permanent et un sens du détail dans l'architecture, qui a fait précédemment le charme irrésistible de ses Symphonies d'Elgar (enregistrées pour Decca).

Vieille et institution parmi les plus anciennes du continent

européen (fondée en 1570), la Staatskapelle Berlin démontre ce que nous avions détecté chez Elgar récemment, sa sonorité riche, généreuse, mais aussi charpenté que caractérisée (cordes onctueuse, cuivres solides et lugubres, nobles et souverains, vents fruités).



Les cordes gagnent en transparence, en particulier par ce que Barenboim a choisi de diviser les violons : le son est d'autant moins épais, mais il sonne large. L'attention portée au détail, aux phrasés, rapproche telle direction du geste d'un sculpteur dont le ciseau opère une ciselure digne de Phidias au Parthénon. Quelques clés de compréhension pour mieux mesurer la réussite du présent cycle intégral ? Distinguons d'abord la juste énergie, à la fois canalisée et tendue dès la Symphonie n°1 ; tandis que, s'appuyant sur des tempi lents et profonds, qui creusent et amplifient le souffle dramatique, la n°2 resplendit d'un lyrisme régénéré, comme printanier. La clarté polyphonique s'expose avec majesté et naturel dans le Finale de la n°3 (où chaque ligne du Choral est clairement tissée et détachée). De la N°4, Barenboim éclaire la fine trame nostalgique des vents. D'un bout à l'autre, Barenboim démontre qu'il est possible d'approcher Brahms avec un effectif imposant sans sombrer dans le pathos le plus indigeste, grâce à son intelligence du détail et des nuances. Très bon cycle qui assoit derechef le prestige et l'excellence de la phalange berlinoise (aux côtés des Philharmoniker Berliner).

CD événement. BRAHMS : Intégrale des 4 Symphonies par Daniel Barenboim et la STAATSKAPELLE BERLIN (2018, 4 cd DG Deutsche Grammophon).

APPROFONDIR

BARENBOIM / STAATSKAPELLE BERLIN

LIRE notre compte rendu critique du cd Symphonie n°1 d'ELGAR par Daniel Barenboim et la STAATSKAPELLE BERLIN : http://www.classiquenews.com/cd-compte-rendu-critique-elgar-symphonie-n1-1908-staatskappelle-de-dresde-daniel-baremboin-1-cd-decca-2014-clic-de-classiquenews-de-mai-et-juin-2016/

CLIC de classiquenews de mai et juin 2016





CD, coffret événement, annonce. Claudio Abbado & Berliner Philharmoniker – The Complete Deutsche Grammophon Recordings (60 cd Deutsche Grammophon)

CD, coffret événement, annonce. Claudio Abbado & Berliner Philharmoniker – The Complete Deutsche Grammophon Recordings (60 cd Deutsche Grammophon). Coffret miraculeux léguant l'héritage symphonique du plus grand chef de la

seconde moitié du 20è. Chef lyrique et symphonique, **Claudio Abbado** a su comme rarement allier élégance, subtilité et… puissance. De Verdi à Mahler, ses lectures se font de plus en plus essentielles, de moins en moins démonstratives (à l'inverse de beaucoup de ses confrères dont la baguette reste expressive certes, mais clinquante).
Quatre années après sa mort, le chef né à Milan en 1933 et décédé en 2014, ne cesse avec le recul, d'éblouir par la profondeur intérieure dont il savait parer ses interprétations de Mozart et Beethoven, à Verdi et Wagner. Ses Mahler emportent nettement l'adhésion car le geste se fait aussi économe qu'intense et profond : un modèle du genre et qui fait de Abbado, le meilleur mahlérien de sa génération, après les Kubelik ou Bernstein.
Le présent coffret édité par DG Deutsche Grammophon, se concentre sur une période féconde dans ce sens : puissance et finesse introspective (une qualité dans le cas de la seconde valeur qui fait souvent défaut à l'orchestre berlinois). Certes on va nous traiter de critique abusif et radical, mais force est de constater que le Berliner sous la conduite de Rattle (qui vient de cesser sa coopération avec la phalange allemande) a sonné moins profond et poétique que sous la « règne » précédent, celui de Claudio Abbado.
L'auditeur y trouve d'abord, l'intégrale des 9 Symphonies de **Beethoven** dont la 9è (Berlin, 2000) regroupe des chanteurs exceptionnellement investis auprès du chef (Mattila, Urmana, Moser, Quasthoff). Puis l'intégrale des 5 Concertos pour piano (avec Maurizio Pollini, trouble et élégant, puissant et viscéral (Berlin, 1992 / 1993).
De **Brahms**, voici l'intégrale des Symphonies (2 versions de la Symphonie n°2, de 1967 et de 1988), complétée par les 2 Concertos pour piano avec Alfred Brendel (1986 et 1991), puis Maurizio Pollini (1995 / 1997). Sans omettre le Concerto pour violon dans 3 versions (Shlomo Mintz, 1987 ; Viktoria Mullova, 1992 ; Gil Shaham, live de mai 2000). Coup de maître également : Ein Deutsche Requiem (avec Studer, Schmidt, 1992).

Superbe leçon de scintillement éthéré, le cd25 dédié à **Debussy** (Prélude à l'Après midi d'un faune, Nocturnes, suite Pelléas et Mélisande, de 1999) : une session captivante où l'orchestre se met au diapason de la couleur et du timbre.



Autres accomplissements entre autres, en terme de poésie orchestrale absolue : le Journal d'un Disparu de **Janacek** (cd28, 1987 avec le ténor Philip Langridge) ; Les tableaux d'une exposition de **Moussorgski** (version Ravel – cd43, 1993) – le ballet Roméo et Juliette (extraits) de Prokofiev de 1996 ; le Concert n°3 de Prokofiev avec Kissin (1993) et Argerich (1967) ; mélodies avec orchestre et Vier Letzte Lieder de Richard Strauss (avec Karita Mattila, 1998).Deux cycles retiennent l'attention du mélomane le plus exigeant : Mahler et Verdi. Du premier, **MAHLER**, c'est quasi une intégrale des Symphonies sur la durée, exceptées les 2 et 10 – avec mention spéciale pour la n°8 des Mille de 1994 ; que l'on songe à l'économie et le détail malgré la démesure du cycle et des effectifs… voilà ce que réussit ici le chef particulièrement inspiré, d'une humilité inscrite dans la profondeur (cd37 et 38).

Du second, **VERDI**, plusieurs ouvertures et préludes extraits d'opéras en apprendraient aux maestros autoproclamés « verdiens » (cd 52, 1996) ; surtout, l'intégrale du dernier opéra, Falstaff avec Bryn Terfel dans le rôle titre (2001), où brillent l'intelligence facétieuse et pourtant sombre du maestro, et aussi quelques joyaux dans le même double registre, poétique et tragique, la Nannetta de la soprano Dorotea Röschmann (ou le Ford de Thomas Hampson). Coffret événement, **CLIC de classiquenews de la rentrée 2018.**

Grande critique développée à venir dans [le mag cd dvd livres]

de classiquenews.com

CD CRITIQUE. ATTRACTION. Duo Contrastes (1CD Klarthe, 2015)

CD CRITIQUE. ATTRACTION. Duo Contrastes (1CD Klarthe, 2015). Leur attraction explicite violon / marimba se manifeste clairement dans la première pièce qui donne le titre du programme, « *Attraction* » d'Emmanuel Séjourné, un jeu entre pause contemplative et pur jaillissement d'un irrépressible groove [rythme). Saluons l'entente et la complicité du duo d'instrumentistes, **Eric Lacrouts**, violon et **Damien Petitjean**, marimba. L'ardente ivresse presque métallique du violon et la précision percussive des lames de bois du marimba, au timbre à la fois velouté et mordant. L'accord cordes animales / lames végétales compose et inspire ici une colonie de compositeurs contemporains dont la plupart ont spécialement écrit pour notre duo.

Attraction électrique

Les 5 duos complices de Gastinel (2007) explorent toutes les ressources possibles de cet aliage sonore et instrumental en soi improbable et offre aux deux solistes ce qui est l'objet réel du disque: la constitution d'un répertoire propre (au lieu de sempiternelles et parfois maladroites transcriptions). De fait le compositeur répond dans ces 5 pièces courtes aux demandes des instrumentistes ; il alterne maints climats et caractères en 5 séquences plutôt contrastées. D'abord

l'éloquente versatilité interchangeable des deux instruments: mélodisme du marimba et sons percussifs du violon, et vice versa; puis violence d'ostinatos saillants portant la rage des cordes ; suspension planante quasi improvisée puis barbarie brute organisée autour du sol primordial, note clé qui oriente et conditionne tout le cycle (« *Farouche* »).
La virtuosité en partage et en dialogue des deux instrumentistes musiciens de l'orchestre de l'Opéra national de Paris, se réalise dans ces passages abrupts ou tortueux qui éreintent leur élasticité expressive sans pourtant sonner creux, artificiel ni démonstratif (style : « voyez comme on joue bien ensemble et comme nos deux instruments s'écoutent et se répondent à merveille »).
Avouons notre préférence pour l'opus de **Jean-Claude Gengembre** : *Suite de danses* (2011), claire référence à JS Bach, habile citation détournée et jeux de nuances aux titres facétieux et poétiques: « imprévisible Chaconne », « Pavane fanée »…
Enfin la plus récente « *Violimba* » (2013), belle invention d'une grille rythmique permanente où se disputent et s'entrechoquent les deux instrumentistes en une vivacité musclée trépidante. S'appuyant sur la motricité percussive du marimba, le compositeur **Gérard Pérotin** réalise un éclatement sonore traversé d'irrisations et d'éclairs dont est généreux, jusqu'à la transe joyeuse, ce duo plutôt convaincant. Duo électrique. Toutes les partitions nouvelles de ce programme sont éditées chez Klarthe.

CD CRITIQUE. ATTRACTION. Duo Contrastes: Eric Lacrouts, violon et **Damien Petitjean**, marimba. Pièces inédites composées pour le duo Contrastes par Gastinel, Gengembre, Pérotin, Séjourné (1CD Klarthe, enregistrement réalisé en fev 2015)

Cd, critique. Summer night concert 2018 / Sommernachtskonzert / Netrebko, Gergiev, Wiener Philharm. (1 cd SONY classical, Vienne, mai 2018)



CD, critique. Summer night concert 2018 / Sommernachtskonzert / Netrebko, Gergiev, Wiener Philharm. (1 cd SONY classical). Chaque printemps, le château de l'impériale Autriche, Schönbrunn sert de cadre à un grand concert classique en plein air. Ainsi ce nouvel opus du 31 mai 2018, invitant à diriger le Philharmonique de Vienne (argument de poids pour suivre l'événement), le russe (Tchéchène) Valery Gergiev, champion du Mariinksy de St-Pétersbourg. Le chef a convié celle qu'il aura révélé au monde lyrique, devenue muse et étoile resplendissante du chant lyrique : Anna Netrebko qui est russe et aussi autrichienne (double nationalité).

2 ambassadeurs de l’âme russe à Vienne
En duo, Gergiev et Netrebko offre un plein air somptueux à Schönbrunn

Servante, Anna Netrebko l’est bien (Io son l’umile ancella / Je suis l’humble servante) : timbre peut semblé un rien fatigué et comme voilé avec une émission sombre, mais la justesse de l’intonation touche ce grand air presque tragique (d’Adriana Lecouvreur de Cilea, trop rare au disque comme au concert ou à l’opéra). Même ton de plainte recueillie, de prière humble, celle de Tosca où le soprano de Netrebko sait se montrer rond, profond, sombre, et de plus en plus large. Gérant son souffle avec une maîtrise absolue, la diva exprime la souffrance d’une âme amoureuse qui ne comprend pas pourquoi Dieu et la Vierge qu’elle a toujours honorés, l’accablent ainsi, au delà de tout (la cantatrice Floria Tosca est inquiétée et forcée par l’infect baron Scarpia qui torture alors son fiancé, Mario Cavaradosi). Même sa Nedda, jeune âme enivrée devant le spectacle du vol des oiseaux libres, exulte sans effets ni mauvaises oeillades, le soprano portant et projetant les derniers aigus avec une belle franchise (Paillasse, 1892). Amoureuse, presque ivre, en proie aux vertiges passionnels, la diva irradie aussi en Mimi (La Bohème de Puccini), avec cette même qualité émotive que celle de son ainée, Mirella Freni, qui aura marqué le rôle aux coté de Pavarotti : la sensibilité de l’interprète, le fil tissé de sa voix si chaude et sensuelle conviennent très bien à la couleur et au caractère de son timbre. Mais on sait qu’aujourd’hui, la diva s’oriente vers des emplois plus lourds (Lady Macbeth).

La fascinante plasticité sonore des **Wiener Philharmoniker** resplendit dans chaque section de ce potpourri qui prend soin de mettre en avant tous les pupitres de la séduisante phalange orchestrale.
Trompettes d'Aida (cuivres majestueux et d'un naturel détaché, d'une souveraine solennité), cordes sirupeuses et souples, ardentes et tragiques dans l'interlude de Cavaliera Rusticana (au temps de Pâques) de Mascagni ; solitude et dénuement de Manon Lescaut au désert… dans l'intermezzo qui fait surgir soudainement un climat de pudeur et de douleur intime … autant de réalisations qui montrent la capacité expressive des instrumentistes et la très belle sonorité toujours active quel que soit le caractère ; y compris dans la tension plus tendue, âpre de la scène extraite de Roméo et Juliette du génial Prokofiev : le portrait des amants de Vérone, le cynisme destructeur s'opposant à l'immensité de leur amour se développent sans entraves, sous la direction très nuancée, à la fois détaillée et amoureuse elle aussi, du chef russe. Parmi les bis (encores), Sang viennois de Johann Strauss II souligne combien cette musique sublimation d'un instant de jubilation dans la subtilité, coule en évidence dans les veines d'un orchestre magistral, devenu l'emblème du raffinement et de la culture musicale viennoise. Quelle autre ville / cité européenne peut en dire autant ?
Excellent programme, somptueux interprètes. Le classique en grand format et en plein air, gagne ses lettres de noblesse et de démocratisation grâce à de telles expérience.

2018 : Summer night concert / Sommernachtskonzert / Netrebko, Gergiev, Wiener Philharm. (1 cd SONY classical)